



On peut toujours rêver. On doit toujours rêver

2012 : fin du monde ou renaissance ?

Daoud Boughezala

ET si, après vingt-neuf de néolibéralisme à la sauce Mitterrand-Chirac-Sarkozy, l'âne de Buridan français obtenait l'eau et l'avoine d'un seul coup? Jusqu'ici, droite et gauche se sont succédé au pouvoir en inventant la divine formule de l'alternance unique. Un coup, le discours sécuritaire teinté de néolibéralisme immédiatement corrigé par le rejet de son rejeton libertaire. Un autre, un programme social mâtiné d'idéologie du Progrès, salmigondis mêlant idéaux socialistes et libertés subjectives rythmées par les besoins du marché.

Le Grand Journal, machine à nous dire quoi penser

À force de déception et de lassitude, le peuple rue dans les brancards à chaque élection, renvoyant dos à dos gauche sociétale et droite du fric. Dix ans après l'onde de choc de l'hydre Le Pen et le carnaval antifasciste qui a suivi, l'ombre populiste se profile à nouveau sur la France. Et tant mieux : les élites traîtresses s'inquiètent sérieusement du regain de popularité des slogans xénophobes surfant sur la

désespérance d'un peuple oublié, martyrisé et honni. Sur les plateaux de télévision, les sociologues de salon nous expliquent que la révolte gronde en banlieue, chez ces exclus victimes du racisme ordinaire. Le grand Villepin opine du chef. Auréolé de son discours à l'ONU, il drague ouvertement le vote ethnique et dénonce publiquement le néocolonialisme du pays légal.

Au bal des prétendants, il n'est pas le dernier à se disputer les faveurs du Grand Journal de Canal +. Cette formidable machine à nous dire quoi penser, de qui se gausser et comment consommer en a fait un de ses chouchous, en lieu et place du turbulent Besancenot, devenu trop incontrôlable.

Avant de statuer s'impose un bref passage en revue des principaux protagonistes :

- **Honneur au sortant** : Nicolas Sarkozy met fin au faux suspense qui entoure sa candidature à un second et dernier mandat. Fort de son bilan de président-qui-agit-pendant-la-crise, l'hôte de l'Élysée réédite sa campagne de 2007 autour du triptyque République-

Travail-Nation. Cinq après, le tandem magique Buisson-Guaino peine à réitérer l'exploit. Et pour cause, au-delà des casseroles de quelques ministres peu discrets, la barque s'avère chargée. Sauvetage des banques sans garantie ni prise de participation publique, arrimage désespéré à une zone euro subclaque, défense effrénée d'un libre-échange destructeur d'emplois, chiffres du chômage en berne, moral des ménages au plus bas... Tous les indicateurs sont au rouge. La seule chance de s'en sortir : endosser les tabous idéologiques de la gauche qui forment autant de thématiques chères aux classes populaires. Que le peuple préfère les plats réchauffés à la cuisine sociale-libérale azotée : tel est le dernier espoir de l'habile Sarkozy.

« Un duel entre les héritières Le Pen et Delors, ça aurait de la gueule », murmure-t-on au PS

- En face, les duettistes du pacte de Marrakech mènent grand train. Au terme de primaires peu disputées, la patronne du PS l'a emporté haut la main. De sa prison dorée de Washington, DSK a exprimé son soutien officieux. En sous-main, quelques conseillers bien inspirés suggèrent à Martine Aubry de parler au petit peuple des pavillons ainsi qu'aux déclassés de province, trop longtemps négligés par les socialistes. Il faut dire que la société du *care* passionne peu au plateau de Millevaches et que l'antisarkozysme fiscal cache mal les convergences européennes entre UMP et PS. Comme dirait l'autre, tout reste néanmoins possible ; il s'agit moins de tableur sur l'adhésion au programme d'accompagnement du marché que de spéculer

sur la faillite de Sarko. La tempérance du projet socialiste fait d'ailleurs les affaires de Mélenchon, promis au seuil des 6 % et trop vite réduit à ses talents de tribun.

- Marine Le Pen se tient en embuscade. La sémillante jeune femme à la crinière blonde capitalise jour après jour sur la désespérance des sans-grade. Non sans avoir épuré le FN de ses éléments les moins présentables, cathos intégristes, identitaires au racialisme étroit (pléonasme!) et autres « *païens* » obsédés par la pureté des origines. Le lumpenprolétariat fait le reste : quelques caïds disséminés ici ou là, des voitures qui brûlent, un ou deux drapeaux algériens hissés en banlieue : n'en jetez plus, la campagne de Marine est lancée! Aidée par des médias hésitant entre l'ostracisme – cette fameuse stratégie du cordon sanitaire dont on mesura l'efficacité un certain 21 avril – et la connivence – au prix de quelques concessions frontistes sur l'IVG ou le divorce – la digne fille de son père vise le second tour. Après tout, murmure-t-on à Solferino, un duel entre les héritières Delors et Le Pen, cela aurait de la gueule...

- Quarante ans après Épinay, une décennie après la folle aventure du Pôle républicain, Jean-Pierre Chevènement entend remettre le couvert. Au grand dam de ceux qui l'avaient enterré trop vite, le sage de Belfort en a encore sous la pédale. Cet intellectuel lancé en politique égrène jour après jour les thèmes occultés par ses adversaires. Concurrence déloyale entre la France et l'Allemagne sur fond de déflation salariale, mainmise des marchés financiers sur la souveraineté des États, délitement de la nation en autant de communautarismes victimaire, nécessité de refonder le pacte national à nouveaux frais, dénonciation du mythe sécuritaire sarkozien, etc. Le mythe de l'homme providentiel a beau être éculé, certains se mettent à rêver d'un score honorable. Le gros de la crise aidant, le recours au brillant septuagénaire pourrait redonner du souffle à une gauche en mal d'idées. Certains socialistes républicains ne craignent-ils pas à une victoire à la Pyrrhus qui consacrerait la ruine du sarkozysme sans proposer de réelle alternative?

Passée la cohorte des Nouveau centre-vieux Modem-Europe Ecologie-Anticapitalistes et autres trotskystes d'apparat, la liste des candidats devient un inventaire à la Prévert. Quels que soient ses résultats, l'élection présidentielle distribuera son lot de rires et de peines. Espoir pour les uns, crainte pour les autres, le balancier du suffrage universel ne pourra de toute façon enrayer la sombre perspective du déclin à lui seul. Certains perçoivent de la mélancolie là où d'autres annoncent la fin du roman national. Peu importe le flacon, reste l'ivresse de la chute. Car un même fatalisme ronge nos élites comme nos classes populaires.

En guise d'antidote, prônez un sens du tragique conjugué à un strict solidarisme. « *Penser en pessimistes, agir en optimistes* » : et si l'antienne socialiste de Benoît Malon était notre planche de salut? •

Une histoire d'identité nationale

Le muret des vieux

Xavier Théry



COMME chaque année depuis près de cinquante ans, je me rends dans mon village de Saint-Jeannet (Alpes-Maritimes). Je dis « *mon* » village – bien que je sois né à Paris – parce que je m'y suis créé des racines provinciales que tout bon Parisien se plaît à entretenir. Ce matin, en arrivant sur la placette à l'entrée de la Grand-Rue, j'ai vu les vieux assis sur les murets en pierre, face au monument aux morts, le chapeau de paille rabattu sur les sourcils, refaisant le monde à voix basse. Image rassurante que j'aurais pu tirer des souvenirs de Pagnol.

Ne pas être confondu avec les « *étrangers* »

Arrivé à leur hauteur, je les ai salués d'un signe discret de la tête, comme on fait ici depuis des temps immémoriaux. Un geste de connivence entre villageois pour signifier qu'on se reconnaît et qu'on ne doit pas être confondu avec les touristes, avec les « *étrangers* ». En m'approchant des vieux au visage buriné par le soleil, je ne les ai pas reconnus. En forçant mes souvenirs, j'ai essayé de les rattacher à l'une ou l'autre famille que je connaissais. Rien ne me revenait. J'ai continué mon chemin, songeur : comment se fait-il que je ne reconnaisse pas de vieux paysans qui sont là depuis toujours?...

En arrivant sur la place de l'église, une image m'est revenue, j'avais compris : je ne cherchais pas dans les bonnes cases de ma mémoire; ces vieux, à l'entrée du village, je les avais déjà vus autrefois; mais pas avec les paysans du cru. Avant, ils se tenaient légèrement à l'écart, un peu plus loin sur la place, là où l'ombre est plus rare. C'étaient des ouvriers agricoles arabes arrivés dans les années 1960.

Les derniers paysans originaires du cru ne sont plus là; ils sont tous morts et leurs enfants ont vendu toutes les terres agricoles aux Parisiens qui y ont construit leurs villas. Et les ouvriers agricoles arabes se sont intégrés. Totalement intégrés et si bien intégrés qu'ils ont pris la place laissée vacante sur le muret par les paysans provençaux disparus. En parcourant le village, j'ai reconnu leurs femmes qui sortaient de chez le boulanger ou de chez le boucher. Pas de niqab, ni de boucherie hallal, mais des ménagères habillées comme toutes les ménagères provençales avec un cabas à la main. Rien ne distingue ces villageois d'aujourd'hui des autochtones d'hier, si ce n'est une chose qui aurait dû attirer mon attention : les paysans de mon enfance parlaient le provençal ou le nissart pour certains. Les villageois arabes d'aujourd'hui parlent le français. Sans accent. •